

NUMATA Shinsuke

*La Pêche au toc
dans le Tôhoku*

Roman traduit du japonais
par Patrick Honoré



Éditions Picquier

C'est un petit chemin le long d'une rivière, où la végétation d'été pousse dru. A chaque pas, les herbes fouettent avant de reprendre leur place. Une toile d'araignée scintille à bonne hauteur. Bien ronde, forte et graphique, elle se voit de loin.

Au bout d'un moment, le chemin s'élargit. Plus loin encore, sous la pénombre buissonnière, on apercevait l'écorce grisâtre d'un chêne, un *crispula*.

Il s'était effondré en travers du talus mais il provenait de la forêt mixte de la rive droite. Un fort bel arbre au demeurant, c'était bien dommage. Il faudrait enjamber le tronc pour arriver sur le spot.

Depuis quelque temps, dès que j'ai un moment de libre, je pars pêcher sur l'Oide.

La veille, bien que ce fût samedi, une requête m'était tombée dessus à l'improviste, j'avais dû passer la matinée en ville à parler produits pharmaceutiques dans le bureau du personnel soignant d'une clinique de nos clients. L'après-midi, de ce fait, avait vite passé à flâner dans la rue du cinéma et à manger un bol de *kashiwa nanban* dans un restaurant de soba en face de la gare. A mon retour à la maison, d'innombrables nuages cotonneux teintés de mauve se préparaient pour le soir. Et pourtant, cinq heures tapantes m'avaient trouvé à pied d'œuvre dans l'herbe au bord de la rivière, à prélever une belle teigne de *budô mushi* de la boîte d'appâts pour l'embrocher sur l'hameçon.

Iwate est le pays de la profusion sylvestre, le retour de l'été n'a pas manqué de me le confirmer. Bien sûr, je m'y attendais avant même de m'y installer. Le vert profond de la canopée qui couvre le moindre espace des photographies satellites sur Internet, non seulement d'Iwate mais de tout le Tôhoku, m'en avait convaincu. La région regorge de montagnes et de rivières. Ici les bois sont d'une telle densité, partout ça grouille de présence animale.

Que ce soit le long d'un sentier de val ou de plaine, pêcher peut finir par lasser, je l'admets.

Mais pour peu que je laisse vaguer mon regard, je me surprends à découvrir un passereau au plumage bleu cobalt perché à la cime d'un grand noyer des montagnes, ou à reconnaître le *rhabdophys tigrinis*, l'« épouvantail des montagnes », qui lève sa petite tête vicieuse sous la futaie dans sa furtive reptation au bord de l'eau. Ou bien, percevant une sorte de courant d'air, je me retourne et lève la tête, et mon regard vient croiser le fer avec celui d'un noir oiseau de proie tapi au sommet d'un poteau téléphonique raide et sec comme un arbre mort.

Ce jour-là, pour une raison ou une autre, le soleil était plus cuisant que d'habitude, et même si c'était encore le matin, la température était déjà élevée. Que les choses soient claires, même à trente-neuf degrés de latitude nord, au mois d'août il fait chaud. Certes. Disons qu'il faisait spécialement chaud. Mon ami Hiasa, qui marchait sur mes pas, s'arrêtait au moindre motif de distraction et répétait : « Qu'est-ce qu'on est bien, ici... »

Je lui ai passé la gourde d'une main dans le dos et il a bu au goulot, cou tendu. Ses paupières ensommeillées se sont froncées, il s'est essuyé les lèvres d'un revers de la main, il s'est pincé les sourcils à deux doigts pour ramasser la sueur qui

s'y était accumulée et il a secoué la main pour s'en débarrasser. Peut-être l'alcool de la veille affleurait-il encore sous la peau, sa nuque était luisante comme un fusil fraîchement huilé.

Au fur et à mesure que nous remontions les souples méandres du cours d'eau, l'ombre des cyprès et des cèdres du Japon, de part et d'autre du talus, s'imbibait de bleu. Les rayons du soleil n'y pénétraient pas de toute la journée, comme un jardin de rocaille. La végétation haute et basse était plus frêle qu'ailleurs, de complexion plus chétive. Les feuilles presque translucides semblaient satisfaites du vert frais dont elles étaient uniformément enduites, comme si elles se retournaient sur elles-mêmes pour apprécier l'effet d'années et années à fuir délibérément les ultraviolets. Nous n'allions pas tarder à apercevoir la nébulosité blanche du courant qui se jetait dans le trou où nous comptions pêcher. Je levais les yeux, quand ma vue se trouva obstruée par l'arbre abattu.

— Un chêne, Imano, un chêne! *Quercus crispula*, a crié Hiasa, excité comme un écolier qui a trouvé un pigeon mort sur le chemin de l'école.

Les feuilles du *crispula* sont suffisamment caractéristiques, merci, je l'avais reconnu. Mais

d'autres plus fins et plus grands n'avaient pas souffert. Pourquoi ce géant et lui seul avait-il été déraciné, cela m'échappait. Je viens souvent pêcher sur cette rivière, de fait j'y étais la veille encore, mais ces derniers temps je partais généralement d'un point plus en amont, et je remontais. A la réflexion, cela faisait exactement dix jours que je n'avais pas pêché dans ce secteur.

— Il n'a pas fait un gros orage, après l'Obon?

— Tu crois? Il a plu, il me semble, ça oui...

Je n'étais pas convaincu et suis resté équivoque. Hiasa, comme agacé, m'a montré les racines arrachées en profondeur, il était catégorique: glissement de terrain.

— Avec ces petits torrents de campagne, le sol est fragile comme tout...

Il s'est installé à califourchon sur l'arbre abattu, a déployé d'un grand geste le mètre ruban qui se trouvait dans mon gilet de pêcheur et lui a fait faire le tour du tronc. Plus de quatre-vingt-dix centimètres, grosso modo.

— Hum. Costaud.

Le sourcil levé, comme exalté, après avoir murmuré quelques mots abscons, Hiasa s'est tu. Puis il a caressé l'écorce fendue et facile à dépecer, du moins en apparence, et a appliqué

son oreille sur l'arbre en commençant par le haut, se déplaçant vers le bas du tronc, procédant d'un air extrêmement concentré, pendant que, n'ayant rien de mieux à faire, je prenais en photo mon médecin des arbres en pleine action. En vérifiant l'image, je l'ai trouvé d'ailleurs moins médecin des arbres que chasseur vérifiant le cœur de la proie qu'il vient d'achever.

Il faut dire que Hiasa est le genre de gars qui prend la fin de toute grande chose au tragique. Il y a deux ans, en octobre, à l'époque où je suis arrivé dans mon entreprise actuelle, venant de la maison mère, le premier week-end, Hiasa avait eu des accents accablés pour parler de la faillite de cette grande banque d'investissement américaine qui occupait toutes les conversations à l'époque, jusqu'à celles des soirées de mixité sociale interservices. La fois suivante, cela avait été à la fin de l'année, en plein coup de feu saisonnier. Nous sommes des prestataires de l'industrie pharmaceutique et l'épidémie de grippe cet hiver-là nous donnait suffisamment d'occupation. J'avais néanmoins réussi tant bien que mal à plier mon affaire, tard en fin d'après-midi, quand, en chemin vers la section logistique pour remettre une belle liasse de bordereaux tout prêts, j'ai aperçu un type dans

le couloir: Hiasa. Enfin, si l'on peut parler de couloir. Une sorte de renflement aménagé de distributeurs automatiques et de chaises tubulaires, qui sert entre autres d'espace pour la pause des employés. Hiasa se tenait là, il avait tiré une chaise à lui, non pas pour s'y asseoir mais pour faire trôner sa canette de café sur le siège. Hiératique comme une figure dans un tableau, sans doute regardait-il avec effroi le soleil d'hiver se coucher. C'est du moins ainsi qu'il m'était apparu.

De quoi avons-nous parlé cette première fois? Ce devait être si anodin qu'en ce qui me concerne je n'en ai conservé aucune impression. Mais le fait est qu'à partir de ce jour, nous nous sommes trouvés assez amis pour nous interpeller et nous dire bonjour. Au Nouvel An, Hiasa a débarqué à mon appartement dans la banlieue de Morioka, une grande bouteille de saké « La queue de l'aigle » à la main. Ce fut le prélude à une année entière de sorties ensemble, de parties de pêche, de cueillettes de pousses sauvages en montagne, et même de balades en voiture jusqu'aux sources chaudes de Gettô. Tous deux amateurs de bon saké, nous le buvions glacé. Nous nous accordions également sur les quantités, ce qui favorisait les confidences.

Cependant, alors que nous étions devenus en fin de compte assez intimes, la tendance morbide de Hiasa à tomber en pâmoison dès qu'une chose un peu massive rencontrait le néant ne montrait aucun signe de rémission. Le moindre récit de perte ou de deuil dont il pouvait avoir écho au quotidien lui causait tout de suite une commotion parfaitement sincère. Et comme cela ne s'appliquait que si la chose en question occupait un certain volume, pour ma part je trouvais cela assez drôle. Un incendie qui ne détruisait qu'une ou deux maisons, par exemple, ne lui arrachait qu'indifférence. Mais si plusieurs centaines d'hectares de lande ou de forêt étaient carbonisés, alors là, sa réaction prenait d'autres proportions. A peine était-il annoncé que le feu était sous contrôle, il sortait la voiture pour se rendre sur les lieux voir les dégâts. Non pas qu'il ressentît la moindre compassion, il était seulement impressionné par l'événement. Et moi je m'amusais à observer le penchant en action d'un si intéressant personnage.

A notre arrivée sur le lieu de pêche, il faisait encore attention à ne pas accrocher les frondaisons des cyprès du Japon avec sa canne à pêche, mais il était clairement ailleurs. Si je ne disais rien, ses pensées pour le *Quercus crispula*

déraciné allaient rapidement l'entraîner dans des rêveries autour du *Quercus acutissima* ou de l'osier blanc, arbres pour lesquels il avait également une affection particulière. Il serait bien question de pêcher après ça. D'autant plus que je n'étais pas vraiment là pour moi aujourd'hui, et je commençais à m'énerver, planté au bord du ruisseau. Allons, allons, ça suffit, tu le chevaucheras de nouveau tout ton soûl au retour, lui ai-je dit avec une tape sur l'épaule. Hiasa a essuyé d'un air embarrassé les ailes de son nez d'un revers de doigt, contemplé un moment le résultat, puis, pressé, a détourné la tête, posé sa canne sur l'épaule et s'est décidé à hameçonner d'un geste expert avec trois œufs de saumon. Puis, tenant sa canne à l'oblique, il a donné un petit coup de poignet. La ligne en nylon possédait suffisamment d'inertie pour traverser le plan d'eau telle une balançoire et venir se poser exactement au bon endroit dans un trou à proximité de l'autre rive. L'eau froide a blanchi quelque peu la rougeur des œufs de saumon, avant qu'ils ne disparaissent au fond.

Un matin de février, alors que la neige était encore profonde. Février est particulièrement rigoureux dans la région et les routes ne dégèlent

pas de toute la journée. Ce jour-là, j'étais allé travailler avec ma voiture personnelle. J'avais raté le bus, déjà qu'ils sont peu nombreux. Les chaussures basses à semelles fines que je porte pour conduire sont parfaites pour bien sentir les pédales d'accélérateur et de frein, mais absolument pas faites pour marcher. A peine avais-je mis le pied hors de la voiture, j'ai senti que je patinais. Pour éviter une glissade, j'ai fait la distance entre le parking et l'entrée des employés sur la pointe des pieds. Deux collègues m'ont rattrapé. Le plus âgé m'a appris que Hiasa avait démissionné.

Sur le coup, j'ai été un peu surpris. Mais je dois dire qu'il m'était encore plus difficile d'imaginer Hiasa, à quarante ou cinquante ans, travaillant toujours dans son entrepôt. Au service logistique, mis à part le chef de service et deux employés, tous les postes sont occupés par des CDD ou des intérimaires. A la différence du service commercial qui compte des jeunes de dix-huit ans entrés dans la vie active après le lycée aussi bien que des seniors qui ont fait le tour du cadran, les perspectives de carrière y sont quasi nulles. Non pas que je ne puisse me figurer Hiasa pantoufler toute sa vie avec une mauvaise paie. C'était plutôt que pour moi, d'une certaine façon, Hiasa était né à

la mauvaise époque. Ah, s'il était né à l'ère d'Edo, surtout la période médiane, me prenais-je assez souvent à imaginer... Mettant à flot une petite embarcation pour mesurer la longueur des côtes, éleveur de milans ou de cormorans, ou coursier chargé de l'information aux villages, je l'aurais bien vu se lancer dans des entreprises particulières autant que singulières.

J'étais donc parfaitement prêt à lui souhaiter tout le succès possible, comme la saison venue on souhaite bon vent à l'oiseau qui s'envole vers le nord, quand je me suis aperçu que j'avais perdu tout moyen de le contacter. Cela m'a bouleversé. Plus possible de combiner une sortie, un rendez-vous improvisé au boulot, plus moyen de goupiller une partie de pêche ou une soirée saké. Hiasa n'avait jamais eu de portable. Il utilisait son portable professionnel pour ses communications privées, mais en mode réception uniquement. Et puisqu'il avait bien évidemment dû le rendre en quittant son emploi, il n'était plus joignable. Si je l'appelais, ce serait quelqu'un d'autre qui répondrait.

Pas très élégant comme procédé, ai-je pensé. Février s'est terminé, mars a commencé, la pêche en torrent de montagne était ouverte, mais sans personne pour m'accompagner, c'était un

peu ennuyeux. Conduire seul sur les routes de montagne encore abondamment enneigées, cela pouvait être dangereux, et puis les températures étaient encore basses. En fin de compte, avril est arrivé sans que je sois sorti une seule fois. Avril a passé, puis mai, les jours de neige étaient devenus beaucoup plus rares et le fond de l'air était doux à présent. Avec la floraison des narcisses et des jonquilles, le jaune s'était ajouté au noir et blanc dans lequel était longtemps demeuré le paysage. En attendant le bus le matin, j'écoutais l'alouette chanter haut dans le ciel. Moi, me mettre dans des états pareils pour un simple – je devrais dire simplet – désir insatisfait d'aller pêcher? Je me trouvais complètement idiot.

Au bureau, mes pas me portaient naturellement dans les endroits où souvent je croisais Hiasa. Non pas par indulgence sentimentale. Il me faut bien l'admettre, je cherchais un célibataire dans son genre, amateur de pêche, aimant conduire, bon connaisseur des routes de montagne, de ma génération, de compagnie agréable, toujours partant pour ouvrir une bonne bouteille de saké, bref, je cherchais un ami.

Cette façon de butiner de bureau en bureau, c'est un manque de conscience professionnelle, m'a fait remarquer mon chef avec une colère

teintée d'humour. Mais bon, c'est comme ça que certains se cherchent un mari ou une femme, alors, pourquoi pas un ami ? avais-je envie de répondre. Un jour à la pause de midi, les employés de l'entrepôt étaient assis en rang d'oignons contre le mur devant l'entrée des livraisons et Nishiyama, l'une des mi-temps, m'a accueilli d'un : « T'é, le revoilà, lui... » J'ai sursauté.

— Si c'est pour le chef, il est pas là. Il a démissionné, le chef.

Ils étaient tous dans l'ombre de la montagne de navettes PPEA prêtes pour les sorties de l'après-midi, je ne voyais pas bien leurs têtes, mais pour autant que je puisse en juger, ils n'avaient pas l'air de rire.

Dès qu'il avait les mains libres, Hiasa venait souvent donner un coup de main au contrôle livraison. Il n'avait pas son pareil pour mettre à plat un carton en deux temps trois mouvements. Les femmes, majoritaires à l'entrepôt, l'aimaient bien, c'étaient elles qui l'avaient surnommé « le chef de la section cartons ».

— Vous vous entendiez bien, tous les deux. Ça fait un vide, hein...

— Non, mais j'aurais juste besoin d'un petit shoot ! j'ai dit pour rire en joignant le geste de me faire une piqûre au bras.

C'était l'entrepôt des produits sensibles, morphine, codéine et autres, il était divisé en une quantité de compartiments séparés, plus cloisonné qu'un arsenal de feux d'artifice.

— Eh bien, a dit Kozeki, l'un de nos chauffeurs poids lourds qui piochait dans son bentô sur le côté, avec le geste de ferrer un poisson avec ses baguettes, vous avez l'air sérieusement en manque!

Sans aller jusqu'à en avoir des visions, j'ai fait plusieurs fois le rêve de voir le reflet lumineux d'un baliste veuf dans mes filets, ou l'ombre d'un oiseau se reflétant à la surface de l'eau. Lorsque j'avais fini la lessive, un bruit d'eau me poursuivait dans les oreilles. Peu à peu, le filet d'eau au fond d'un val devenait plus large et se mettait à gronder dans mon crâne. Effectivement, cela ressemblait fort à un syndrome de sevrage.

Fin avril, j'ai participé à une sortie de pêche. Une sorte de concours en marge d'un événement promotionnel organisé par le magasin de matériel de pêche du coin. Trois pêcheurs vétérans et piliers de l'association locale, deux jeunes étudiants, je crois, un homme d'une quarantaine d'années avec un gosse qui devait être son fils, nous étions au total neuf passagers dans

le fourgon du magasin. Nous sommes arrivés avant dix heures sur la Sarugaishi. Avant midi, j'avais remonté quatre belles truites *yamame*. Pour déjeuner, les employés du magasin et les accompagnateurs ont préparé des grillades au sel pour tous les participants avec ce qu'ils avaient eux-mêmes pêché et les ont servies avec du riz étuvé aux pousses de bambou. Après le repas, un café préparé à l'eau de montagne puisée à une source dans les parages. A quinze heures, remballage des cannes, puis la navette avec le logo coloré imprimé sur les flancs est retournée en ville et a relâché les passagers chacun à l'endroit idoine en fonction de sa destination.

L'après-midi, l'un des participants avait attrapé une grosse pièce. Un mâle surdimensionné, le menton en galoche comme un saumon rouge, un magnifique spécimen de deux ans. Pour ma part, je m'étais contenté d'un palmarès de quatorze prises pour la journée. Le repas de midi, prélevé dans la rivière aux parfums vivifiants et pris au bord du courant, était excellent, le ciel était bleu, cela avait été somme toute une agréable et ensoleillée journée de pêche. Et pourtant, je restais quelque peu sur ma faim. Le bilan plaisir *vs* déception de cette première partie de pêche s'avérait négatif. Tout le monde

était content de sa journée, sauf moi. J'étais le seul à demeurer frustré de n'avoir pas su m'insérer dans le groupe pour papoter et aligner les banalités, et je m'en voulais.

Hiasa était natif de Takizawa, ville limitrophe avec Morioka. Il avait perdu sa mère très jeune, je crois, et vivait seul avec son père. Il était parti à Tokyo pour ses études supérieures, avant de rentrer au pays natal, diplôme en poche. C'était là-bas qu'il avait perdu son accent du Tôhoku, disait-il. Celui-ci revenait cependant à l'improviste au milieu de la conversation. Par exemple, il prononçait souvent les « e » comme des « i », sauf à l'initiale des mots. Aussi, si je peux me permettre, ce n'était pas tant sa façon de parler que sa personnalité et sa conscience de soi qui le démarquaient de la figure typique de l'enfant du pays.

Personnellement, bien que n'ayant jamais vécu à Tokyo à proprement parler, j'avais tout de même passé ma petite enfance en banlieue, cela m'avait naturellement imprégné de la mentalité de la capitale. C'est pour cela que je peux affirmer que Hiasa, cette mentalité, il l'avait. Le fumet du terroir n'imprégnait pas la physicalité de son corps de façon homogène. Et

si je peux m'exprimer ainsi, c'est la fragilité de son enracinement qui lui donnait son aplomb. Moi, depuis ma mutation à Iwate, je n'avais réussi à me rapprocher d'aucun autre de mes collègues du cru, je n'avais fréquenté personne à part Hiasa, et cela mettait en quelque sorte en évidence mon point faible. Il me fallait recommencer à zéro et faire plus d'efforts si je voulais m'intégrer à cette région.

C'était en mai que j'avais trouvé ma rivière. Une rivière aménagée, qui coulait à moins de dix minutes à bicyclette de mon appartement. Tout cours d'eau, aussi maigrichon soit-il, qui se jette dans la Kitakami est propice à la pêche à la truite, avais-je appris sur un blog. Berges hautes, sa largeur totale n'atteint jamais les sept mètres, c'est une rivière très modeste, à peine plus qu'un canal d'exploitation agricole, dans laquelle il m'arrivait de voir descendre des pousses de riz ou des débris de légumes. Mais il me suffisait de laisser dériver mon hameçon dans le courant pour voir les truites accourir à l'appât. Les petits gabarits inférieurs à quinze centimètres étaient les plus nombreux, mais avec un peu d'entraînement, il m'est arrivé d'en lever de plus de vingt-cinq centimètres. Sur le Net j'avais appris qu'elle s'appelait l'Oide. D'après la carte, elle ne

faisait pas plus de trois kilomètres à vol d'oiseau de sa source à son confluent avec la Kitakami, c'est tout petit petit. Et vu la constance remarquable de la température de l'eau, pour peu que l'on feigne d'ignorer la fermeture, il devait être possible d'y pêcher tout au long de l'année.

Depuis, c'est sur cette rivière que j'allais dès que j'en avais le loisir. Après la mairie du bourg, on emprunte le pont Tsurugai et on passe devant l'entrée du collège S. On traverse le passage à niveau de la voie ferrée de la Voie lactée qui clignote entre les rizières, on dépasse un hameau d'anciennes maisons familiales et on arrive bientôt à un temple. La pente est plutôt raide, mais on laisse le chemin qui bifurque à senestre, et un peu plus loin, on aperçoit un petit pont qui enjambe la rivière. On suit un moment le cours d'eau, on arrive à un déversoir, comme une cascade, le seul endroit de quelque profondeur. C'est là que j'ai attrapé mes plus belles pièces.